grie ses conquêtes et sa prépondérance politique. La civilisation qu'il avait essayé d'introduire dans ce royaume fut ajournée pour plusieurs siècles.

Les Turcs reparaissent. Une fois encore ils sont taillés en pièces. Dans les défilés de la *Tour rouge*, deux mille paysans écrasèrent une armée d'Osmanlis ; mais l'heure fatale à l'indépendance hongroise allait sonner.

Soliman Ier., vainqueur de Rhodes, surprit tout à coup les Magyars au sein de la mollesse et des plaisirs où les avaient plongés les premiers jours du règne de Louis II. Il accourait pour venger une insulte faite à son ambassadeur. Le sabre ensanglanté est promené par tout le royaume : nobles et paysans répondent à cet appel aux armes. Vingt mille combattants couvrent la plaine de Mohacz. L'intrépide archevêque de Gran, Tomory, est à leur tête. Il ordonne aux houzards d'attaquer l'armée turque, dont les mouvements du terrain lui cachaient les forces. Louis II fond sur les janissaires et les met en fuite ; mais au moment où il croit en finir avec l'ennemi, il se trouve sous le feu de quarante pièces de canon ; il disparaît dans un tourbillon de fumée. On retrouva son cadavre dans un marais voisin du champ de bataille. Un grand nombre de magnats, dix-sept évêques, et vingt-trois chevaliers de Malte avaient péri glorieusement.

La vicille et héroïque patrie des Magyars venait de succomber. Les poètes nationaux ont chanté cette funeste journée ; et les fictions se sont tellement mêlées à la vérité, que la tradition suivante est devenue, pour ainsi dire, authentique.

Le matin même du combat, un chevalier d'une haute taille, d'une maigreur presque transparente, et dont les yeux lançaient des éclairs, se présente devant la tente royale. Les sentinelles le repoussent d'abord ; mais son insistance et son extérieur étrange les engagent à prévenir le roi de ce qui se passe. Louis, ne voulant point recevoir lui-même le visiteur, députe auprès de lui son écuyer dont le costume, égal en richesse à celui du souverain, pouvait faire illusion à un homme, selon toutes les apparences, étranger à la cour. A la vue de cet officier, l'inconnu s'écrie d'une voix terrible : "Tu n'es pas le roi ! Louis dédaigne de m'entendre ! qu'il tremble donc ! son dernier jour est venu..." A ces mots, il part au galop, répandant autour de lui une forte odeur de soufre.

Ainsi Brutus avait vu, aux champs de Philippes, un fantôme lui prédire sa mort.

Les Turcs vainqueurs s'avancèrent jusqu'à Bude, qui offrait à leur avidité des richesses à piller, à leur fureur gothique des chefs-d'œuvre à détruire. La Bibliothèque et le Musée, ouvrages de Mathias, furent en partie brûlés ; d'admirables statues de bronze employées à fondre du canon. Quand il n'y eut plus d'ennemis à massacrer, on égorga les femmes, les enfants, les vieillards. Des rives de la Drave à celles de Raab, tout le pays fut ravagé par le fer et le feu. Soliman contempla d'un œil satisfait ce théâtre de destruction, où sa cruauté ne laissait rien de vivant.

La mort du capitaine Dobozi, épisode de ces jours sanglants, est souvent reproduite par des estampes grossièrement enluminées. Echappé au fer des Turcs, il fuyait à cheval, son épouse derrière lui. Cette femme généreuse voit accourir les Turcs... Oh ! qu'en ce moment elle déteste les charmes qui peuvent lui sauver la vie ! comme elle frémit d'horreur

en se sentant destinée aux plaisirs de quelque pacha ! Plutôt mille morts !... "Tue-moi, dit-elle à Dobozi, qui ne lui réponds qu'en pressant son cheval.

Mais déjà les Turcs les enveloppent. Se jetant à terre, elle s'écrie : "Vois de quelle main tu veux que je périsse." Dobozi pâlit, prend son arc en tremblant, place le javelot sur le cœur de son épouse, et le lance en détournant les yeux. Alors, tirant son sabre, il court aux Turcs, en renverse plusieurs, et tombe frappé d'un coup mortel.

Soliman fut chassé par la famine, qui était son ouvrage. La Hongrie perdit 200,000 habitants, massacrés ou réduits en servitude.

On l'a dit, et avec raison : l'histoire des Hongrois finit brusquement à Mohacz, comme celle d'un héros frappé à vingt ans. Nous ne suivrons pas les convulsions de cette longue agonie. Alors le royaume se trouva dans une déplorable situation ; de deux maux il eut à choisir l'un, ne sachant pas au juste quel serait le pire, ou l'alliance avec l'Autriche, ou le protectorat turc. Quelques voix s'élevèrent en faveur de ce dernier parti. Mais pouvait-on raisonnablement s'y arrêter ? Il y avait entre les deux peuples trop de différences ; leurs mœurs, leurs lois, leurs religions étaient incompatibles. La couronne de Hongrie fut donc rendue héréditaire dans la famille d'Hapsbourg-Lorraine. Mais l'empereur, souverain sans contrôle à Vienne, devait, à Presbourg, partager l'autorité avec la Chambre des nobles et celle des magnats. Ce traité fut conclu à regret (1526). Chacun prévoyait que le pouvoir absolu tenterait d'étouffer les libertés hongroises sous le réseau de son administration, et dès lors le recours aux armes était inévitable.

Ces prévisions se réalisèrent bientôt. Ferdinand II et Léopold furent les premiers infracteurs du traité. Des guerres d'indépendance et de religion ensanglantèrent le sol hongrois. Bethcsm Gabor, les Tékéli, et Georges Rakotsi, tinrent tête à l'Autriche, et plus d'une fois lui dictèrent des conditions.

Le nom que les Hongrois ont donné à l'insurrection commandée par Rakotsi montre avec quel enthousiasme ils combattaient. On l'appelle la *Croisade*. Les armes étaient marquées aux initiales P. P. L., *pro Patriâ et Libertate*. Tout à coup, par suite des révolutions opérées en Europe, les Hongrois virent le moment où la maison d'Autriche, si fatale à leur liberté, allait être écrasée à son tour. L'occasion se montrait belle pour exclure à jamais les étrangers du trône, rétablir les anciennes lois ou s'en donner de nouvelles. Aussitôt les Magyars accourent à Presbourg. Sans doute ils vont déclarer leur indépendance, élire un chef de leur nation, et briser le traité contre la violation duquel ils ont protesté par deux siècles de séditions et de haines... Les nobles et les magnats sont réunis au Landhaus ; la foule assiège les portes et les tribunes... Entrons à la diète avec elle.

Mais quel spectacle inattendu ! Sur les degrés du trône s'avance une femme, belle de jeunesse et d'énergie. D'une main elle tient un enfant qui s'étonne ; l'autre, tendue vers l'assemblée, est ouverte comme pour sceller un pacte. Cette femme ne commande point, mais elle ne paraît pas supplier. A la richesse de ses vêtements, au manteau qui couvre ses épaules, à son air calme et intrépide, aux regards fermes de ses yeux bleus, à la coupe masculine de son profil autrichien,